

STIGMATES ET DRAPEAUX

De la place Tahrir jusque dans les rues de Pampelune : quand la crise s'exprime sur le corps des femmes

mardi 16 juillet 2013, par [DAHAN Sylviane](#) (Date de rédaction antérieure : 14 juillet 2013).

Sommaire

- [Desde la Plaza Tahrir a \(...\)](#)
- [De la Plaça Tahrir als carrers](#)

Ces dernières semaines nous ont remplies d'images choquantes. De la place Tahrir, au Caire, aussi bien que dans les rues de Pampelune, nous avons vu des femmes agressées par une foule d'hommes, tripotées, violées, humiliées. Dans un cas, c'était une foule manipulée à des fins politiques ; dans l'autre, plus prosaïquement, un groupe d'ivrognes. Mais tous étaient convaincus d'exercer un droit ancestral sur le corps des femmes, tous sentaient qu'à travers la possession de ces corps, ils affirmaient leur puissance et leur importance, voire leur plaisir, attestant ainsi de leur identité ou blessant leurs ennemis...

Ces images ne sont pas des réminiscences du passé. Bien au contraire, elles nous parlent plutôt d'une menace pour l'avenir. Au Caire, les viols sont destinés à terroriser les femmes et à les expulser de la place : **sans elles il n'y aura pas de révolution** *. De leur côté, les exactions machistes des fêtes de San Fermin * démontrent comment la violence contre les femmes demeure latente, et comment une impulsion peut naître des masses fragmentées et livrées à elles-mêmes. Le système, leurs régimes et leurs gouvernements, ont et auront toujours recours à une telle violence, en l'attisant ou en la couvrant, avec l'objectif de nous soumettre. C'est la lecture qu'il s'agit de faire de certains événements, présentés souvent comme des « dommages collatéraux » ou incidents, certes regrettables, mais sans grande importance.

Chaque jour, il devient plus évident que nous ne traversons pas seulement une récession économique difficile, un épisode d'ajustement cyclique et convulsif du capitalisme. Non, nous sommes confrontés à une crise multiforme, longue et profonde, une véritable crise de civilisation. Et, s'il y a un fait révélateur de l'importance du moment, c'est bien la virulence avec laquelle cette crise s'exprime sur le corps des femmes, qui devient un enjeu et, en même temps, un champ de bataille pour établir les nouveaux paradigmes des temps à venir.

La possibilité, pour le capitalisme, de construire un rapport de forces favorable à ses desseins lui permettant de générer un « nouvel ordre » - juridique, institutionnel, de valeurs sociales ... - mieux adapté à ses exigences d'exploitation, d'accumulation et d'expansion, dépendront de façon plus décisive que jamais d'un affrontement, sourd et constant, atteignant tous les domaines des relations humaines : la collision entre l'effort des femmes pour faire irruption sur la scène de l'histoire... et la pérennité du patriarcat, de la domination masculine qui, telle une hydre à cent têtes, devient le vecteur de toutes les régressions, de la décadence et la barbarie annoncées, et qui constitue finalement la clef de voûte du capitalisme lui-même.

Comme le dit le sociologue québécois Richard Poulin : « *ce sont les hommes qui habillent et déshabillent les femmes.* » Ce n'est pas par hasard si, ces derniers jours aussi, la Generalitat de Catalogne a de nouveau soulevé le thème de l'interdiction du burqa sur les lieux publics. Encore une fois, cela se fait de façon artificieuse et perverse, amplifiant un phénomène tout à fait mineur et invoquant des « raisons de sécurité ». Pas besoin de nous attarder ici sur le caractère insidieusement raciste d'une mesure qui établit un rapport entre les menaces terroristes et la façon de s'habiller d'un certain nombre de femmes musulmanes. En fait, les filles qui modèlent leurs corps ou choisissent leurs vêtements selon les stéréotypes dominants et les exigences de la mode, sont autant soumises à la tyrannie machiste du haut de leurs talons vertigineux qu'une femme musulmane peut l'être sous un voile traditionnel. À travers l'application de différents codes, en dernière analyse édictés par les hommes, le contrôle sur le corps féminin devient ainsi un moyen très puissant pour la définition des relations sociales, pour induire certaines conduites - dans ce cas, xénophobes - et même pour formater l'espace public : la zone la plus inquiétante pour le pouvoir, le lieu par excellence de construction de la citoyenneté... et l'antithèse de la sphère privée où le capitalisme patriarcal a façonné l'identité de la femme, et dans laquelle il tente à nouveau de la confiner à travers l'actuelle offensive néolibérale de démantèlement de l'État-providence.

Le féminisme a besoin d'un nouveau souffle. Mais, pour le trouver, il lui faudra éléver son discours émancipateur au-dessus des fausses alternatives dans lesquelles le système prétend enfermer les femmes, les amenant à renier d'elles-mêmes. **Face à la violence rageante de l'oppression, il est tentant de faire du stigmate un drapeau.** Ainsi, par exemple, indignées par les conditions de vie déplorables des femmes prostituées, certaines compagnes crient « *Nous sommes toutes des putres !* », croyant faire preuve ainsi d'empathie et de solidarité. Erreur multiple : ni les féministes qui disent cela pratiquent quotidiennement des dizaines d'actes sexuels tarifés, ni les femmes qui sont amenées à le faire méritent d'être appelées « *putres* ». (Un terme misogyne, plein de haine et de mépris, qui désigne la femme prostituée comme une créature lubrique et indigne, encline à »se donner à tous les hommes." Et un terme qui, tout comme sa traduction au langage postmoderne et politiquement correct -« travailleuses du sexe »-, rend les femmes prostituées responsables de leur prostitution, évacuant d'un coup les violences sexistes subies, l'oppression raciale et de classe... et brouillant la figure des proxénètes et des « clients » prostituateurs. Le cas, récemment rapporté par la presse, de cette jeune fille roumaine, diminuée psychique, qui a été exploitée pendant des années dans différentes bordels de Terrassa, de Malte et la Jonquera, illustre la brutalité terrifiante de cet univers) *.

Qu'un collectif essaie de survivre en se construisant d'une identité à partir de l'oppression qu'il subi, c'est tout à fait compréhensible. Ceci doit être perçu comme une revendication désespérée de la condition d'humanité qui lui est niée. Mais un mouvement de libération, s'il l'est vraiment, ne peut brandir ce déni, que les oppresseurs imposent à travers d'innombrables violences, visibles ou souterraines, comme un argument capable de les émouvoir. Tomber dans ce piège, ce serait donner du crédit aux discours qui parlent de « consentement » et aux images qui nous montrent des victimes souriantes. Un crime est un crime, au-delà de la prétendue acceptation de la victime. Dans ce cas, l'existence de la prostitution comme une institution socialement acceptée, réglementée par la loi ou tout simplement tolérée, divise l'ensemble des femmes en deux catégories : les prostituées reconnues comme telles et les « *prostituables* » ; c'est-à-dire, tout le reste... dont le prix n'a pas encore été fixé. Pour le patriarcat et son système proxénète, en effet, « *nous sommes toutes des putres* ». Nous ne pourrons pas nous libérer en adoptant des notions odieuses qui ont été forgées comme autant des chaînes pour les femmes. Il nous faut, au contraire, révéler aux yeux du monde l'injustice qui se cache derrière les mystifications du pouvoir. Il ne s'agit pas de « transgresser » l'ordre patriarcal, mais de l'abolir.

Personne n'a à nous dire qui nous sommes, où nous allons, comment nous devons nous habiller.

Personne ne devrait régner sur nos corps, nous transformant en marchandise, en trophée, en champ de bataille. Tant que l'une de nous pourra être attaquée ou humiliée en toute impunité, nous nous sentirons toutes menacées et serons poussées à chercher refuge dans nos foyers, théâtre de tant de violences. Ou à nous cacher inutilement derrière un voile ou un burqa. Nous devrons tisser nos propres mots, clairs et compréhensibles, pour pouvoir marcher, à Pampelune ou Tahrir, comme les femmes vraiment libres que nous voulons être.

Sylviane Dahan Sellem, 14/07/2013

* Liens :

<http://www.franceinter.fr/player/reecouter?play=673390>

<http://www.elperiodico.com/es/noticias/sociedad/condena-gobierno-imagenes-acoso-mujeres-sanfermines-2501801>

<http://www.elmundo.es/blogs/elmundo/ellas/2013/07/11/san-fermin-sexista.html>

<http://peru21.pe/mundo/fotos-manoseos-san-fermin-encienden-debate-violencia-genero-2139948>

<http://ultimahora.es/menorca/noticia/noticias/festes-de-menorca/les-afectades-de-les-avellanes-denuncien-tocaments.html>

<http://www.argia.com/blogak/malen-aldalur/2013/07/07/san-fermin-santa-fermina/>

<http://www.publico.es/458841/gobierno-y-psoe-critican-el-trato-vejatorio-a-mujeres-en-san-fermin>

<http://www.enlluita.org/site/?q=node%2F6616>

<http://ultimahora.es/mallorca/noticia/sucesos/ultimas/dos-detenidos-por-agresiones-sexuales-en-masa-en-las-fiestas-de-sant-joan-en-menorca.html>

Desde la Plaza Tahrir a las calles de Pamplona

ESTIGMAS Y BANDERAS

Las últimas semanas nos han llenado la mirada de imágenes impactantes. Desde la Plaza Tahrir a las calles de Pamplona, hemos visto mujeres arrastradas por una turba masculina, manoseadas, violentadas y vejadas. En un caso, se trataba de una muchedumbre manipulada con fines políticos ; en el otro, más prosaicamente, de un grupo de borrachos. Pero todos estaban seguros de ejercer un derecho ancestral sobre los cuerpos de las mujeres ; todos sentían que, poseyéndolos, afirmaban su poder y su preeminencia, su placer, certificaban su identidad... o hacían daño a sus enemigos. Esas imágenes no son una reminiscencia del pasado. Muy al contrario, nos hablan de una amenaza de cara al futuro. Las violaciones del Cairo pretendían aterrorizar a las mujeres, expulsarlas de la Plaza : sin ellas no habrá revolución. Por su parte, las exacciones machistas de las fiestas navarras muestran hasta qué punto permanece latente en la sociedad una pulsión violenta contra las mujeres, un impulso que puede brotar de la masa humana atomizada y entregada a sus atavismos. El sistema que nos rige, levantado sobre una desigualdad estructural entre hombres y mujeres, sus regímenes y

gobiernos, recurren y recurrirán a esta violencia, atizándola o encubriendola, con objeto de someter a las sociedades. Esa es la lectura que corresponde ante a unos hechos presentados, a menudo, como « daños colaterales » de grandes acontecimientos o como incidentes, quizás deleznables, pero sin mayor trascendencia.

Cada día se torna más evidente que no estamos atravesando - tan sólo - una dura recesión económica, un episodio cílico y convulso de reajuste del capitalismo. No. Nos encontramos ante una crisis multiforme y de largo recorrido, una auténtica crisis de civilización. Y, si en algo es perceptible la trascendencia del momento, es en la virulencia desatada por doquier en torno al cuerpo de las mujeres. Su destino está en disputa y se convierte, al mismo tiempo, un terreno de batalla para la configuración de los nuevos paradigmas de nuestra época. La posibilidad, para el capitalismo, de asentar una correlación de fuerzas favorable a sus designios y de generar un nuevo orden - jurídico, institucional, de valores sociales... - adaptado a sus exigencias de explotación, de acumulación y de expansión, dependerá de una manera más decisiva que nunca de un choque, sordo y constante, que alcanza todos los ámbitos de las relaciones humanas : la colisión entre el esfuerzo de las mujeres por irrumpir en la escena de la historia... y la vigencia del patriarcado, de una dominación machista que, semejante a una hidra de cien cabezas, se convierte en el vector de todas las regresiones, de una decadencia y una barbarie anunciadas, y que constituye, finalmente, la clave de bóveda del propio capitalismo.

Como dice el sociólogo quebequés Richard Poulin, « los hombres visten y desnudan a las mujeres ». No es casual que, estos días también, la Generalitat de Catalunya haya vuelto a plantear la prohibición del burka en el espacio público. Una vez más, lo ha hecho de manera artificiosa y perversa, magnificando un fenómeno absolutamente minoritario e invocando « razones de seguridad ». No nos extenderemos aquí subrayando la clara insinuación racista de una medida que focaliza la detección de supuestas amenazas terroristas en la vestimenta de algunas mujeres musulmanas. En realidad, las muchachas occidentales que modelan sus cuerpos o eligen su indumentaria según los estereotipos dominantes y las exigencias de la moda, están tan sometidas a la tiranía machista desde la atalaya de unos tacones vertiginosos como pueda estarlo una mujer musulmana bajo un velo tradicional. Siguiendo unas u otras pautas, en última instancia dictadas por los hombres, el control sobre el cuerpo femenino se convierte así en un medio potentísimo a la hora de definir las relaciones sociales, inducir determinados comportamientos - en este caso, xenófobos - o tutelar el espacio público : el ámbito más inquietante para el poder, el lugar por excelencia de construcción de la ciudadanía... y la antítesis de esa esfera privada en la que el capitalismo patriarcal ha moldeado la identidad de las mujeres y a donde, sistemáticamente, pretende enviarlas de nuevo mediante la actual ofensiva neoliberal de desguace del Estado del bienestar.

El feminismo necesita un nuevo aliento. Pero no lo encontrará si no logra situar su discurso emancipador por encima de las falsas alternativas en las que el sistema pretende recluir a las mujeres hasta hacerlas enloquecer o renegar de sí mismas. Ante la violencia abrumadora de la opresión, surge la tentación de hacer del estigma una bandera. Así, por ejemplo, indignadas ante las penosas condiciones que viven las mujeres prostituidas, algunas compañeras gritan : « ¡Todas somos putas ! », creyendo mostrar así empatía y solidaridad. Múltiple error : ni las feministas que dicen eso practican decenas de actos sexuales tarifados al día, ni las mujeres que se ven obligadas a ello merecen el calificativo de « putas ». (Un término misógino, cargado de odio y desprecio, que designa a la mujer prostituida como una criatura lasciva e indigna, proclive a « entregar a todos los hombres ». Y un término que, al igual que su traslación al lenguaje posmoderno y políticamente correcto - « trabajadoras sexuales » -, descarga sobre la mujer prostituida la responsabilidad de su prostitución, evacuando de un plumazo las violencias de género sufridas, la opresión racial y de clase... y desdibujando la figura de proxenetas y « clientes » prostituidores. La reciente noticia sobre el caso de una chica rumana, retrasada intelectualmente y que ha sido explotada durante años en

diferentes burdeles desde Terrassa hasta La Junquera, ilustra de manera aterradora la brutalidad de este universo).

Que un colectivo intente sobrevivir construyendo una identidad desde la opresión, es plenamente comprensible, y hay que leerlo como una desesperada exigencia de respeto a una humanidad que le es negada. Pero un movimiento de liberación, si realmente es tal, no puede enarbolar esa negación de humanidad, que los opresores imponen a través de múltiples violencias, visibles o subterráneas, como un argumento capaz de conmoverlos. Caer en esa trampa supone dar crédito a los discursos que nos hablan de consentimiento, a las imágenes que nos muestran víctimas sonrientes. Un crimen es un crimen, más allá de la supuesta aceptación de quien lo padece. En este caso, la existencia de la prostitución como institución socialmente aceptada, legalmente regulada o simplemente tolerada, hace que las mujeres seamos percibidas como prostitutas reconocidas o, simplemente, "potenciales" ; es decir, aquellas cuyo precio todavía no se ha fijado. Para el patriarcado y su sistema proxeneta, efectivamente, « todas somos putas ». No nos liberaremos adoptando odiosas nociones que han sido forjadas como cadenas para las mujeres, sino revelando ante los ojos del mundo la injusticia que se esconde tras las mistificaciones del poder. No se trata de « transgredir » el orden patriarcal, se trata de abolirlo.

Nadie ha de dictaminar quiénes somos, a dónde vamos, cómo vestimos. Nadie debe reinar sobre nuestro cuerpo, transformándonos en mercancía, en trofeo, en campo de batalla. Mientras una de nosotras pueda ser impunemente atacada o humillada, todas percibiremos la amenaza que nos conmina a volver al hogar, escenario de tantas violencias. O incluso a buscar refugio, una vez más en vano, tras un burka. Debemos tejer nuestras propias palabras, claras y comprensibles para poder caminar, en Pamplona o en Tahrir, como mujeres realmente libres.

Sylviane Dahan Sellem, 14/07/2013

De la Plaça Tahrir als carrers de Pamplona

ESTIMES I BANDERES

Les últimes setmanes ens han omplert l'esguard d'imatges colpidores. De la Plaça Tahrir als carrers de Pamplona, hem vist dones arrosegades per una turba masculina, grapejades, violentades i vexades. En un cas, es tractava d'una multitud manipulada amb objectius polítics : es tractava d'expulsar-les violentament de l'espai públic. En l'altre cas, més prosaicament, es tractava d'una colla de borratxos. Però, aquí com allà, els homes estaven segurs d'exercir un dret ancestral sobre el cos de les dones ; tots perceben que, posseint-lo, afirmaven el seu poder i la seva preeminència, certificaven la seva identitat, feien mal als seus enemics... No estem davant d'una rèmora, d'una lamentable reminiscència del passat, sinó d'una amenaça de cara al futur. Les violacions del Caire pretenen terroritzar les dones : sense elles no hi haurà revolució. Però les exaccions masclistes de les festes de Sant Fermí mostren fins a quin punt roman latent en la societat una pulsó violenta contra les dones, un impuls que pot brollar de la massa humana atomitzada i lliurada als seus atavismes en determinades circumstàncies. El sistema, els seus règims i els seus governs, recorren i recorren a aquesta violència, l'atiaran i la cavalcaran, per sotmetre les societats. Aquesta és la lectura que cal fer d'uns fets presentats, sovint, com a "danys col·laterals" en el marc d'un gran esdeveniment o bé coma incidents, certament rebutjables, però sense major transcendència.

Cada dia esdevé més palès que no estem travessant - només - una dura recessió econòmica, un episodi cílic i convuls de reajustament del capitalisme. No. Ens trobem davant d'una crisi multiforme i de llarg recorregut, una autèntica crisi de civilització. I, si en alguna cosa és perceptible la transcendència del moment, és en virulència desfermada al voltant del cos de les dones. El seu destí està en disputa i esdevé, alhora, un terreny de batalla per a la configuració dels nous paradigmes de l'època. La possibilitat, per al capitalisme, d'assentar una correlació de forces favorable als seus designis i de generar un nou ordre - jurídic, institucional, de valors socials... - adaptat a les seves exigències d'explotació, d'acumulació i d'expansió, dependrà d'una manera més decisiva que mai d'un xoc sord i constant, que es lliura en tots els àmbits de les relacions humanes : la topada entre l'esforç de les dones per irrompre plenament en l'escena de la història... i la vigència del patriarcat, d'aquesta dominació masclista que, semblant a una hidra de cent caps, esdevé el vector de totes les regressions, de la decadència i la barbàrie anunciades, i que constitueix, finalment, la clau de volta del propi capitalisme.

Com diu el sociòleg quebequès Richard Poulin, "els homes vesteixen i despullen les dones". No és casual que, aquests dies també, la Generalitat torni a plantejar la prohibició del burqa en l'espai públic. Ni que ho faci de manera artificiosa i perversa, magnificant un fenomen absolutament minoritari, invocant "raons de seguretat". No ens atardarem aquí a subratllar el caràcter racista d'una mesura que pretén associar el temor d'amenaces terroristes amb la vestimenta d'algunes dones musulmanes. En realitat, les noies occidentals, que modelen els seus cossos i trien la seva indumentària segons els estereotips dominants i les exigències de la moda, estan tan sotmeses a la tirania masclista des de l'atalaia d'uns talons vertiginosos com una dona musulmana pot ser-ho sota un vel tradicional. D'una manera o d'una altra, el control sobre el cos femení esdevé un mitjà potentíssim a l'hora de definir les relacions socials, d'induir comportaments col·lectius - en aquest cas, xenòfobs - o de tutelar l'espai públic : l'àmbit més inquietant per al poder, el lloc per excel·lència de construcció de la ciutadania... i l'antítesi d'aquesta esfera privada en el si de la qual el capitalisme patriarcal ha tallat la identitat de les dones - i on, sistemàticament, pretén recloure-les de nou, mitjançant una vasta ofensiva neoliberal de desballastament de l'Estat del benestar i un qüestionament dels seus avenços.

En aquest canvi d'època, el feminismne necessita un nou alè. No el trobarà, però, si no pervé a situar el seu discurs emancipador per damunt de les falses alternatives en què el sistema pretén recloure les dones - fins a fer-les embogir i renegar d'elles mateixes. Sovint, davant la violència aclaparadora de l'opressió, la temptació és gran de fer de l'estigma una bandera. Així, per exemple, indignades davant les penoses condicions que viuen les dones prostituïdes, algunes companyes criden : "Totes som putas !". Múltiple error : ni les feministes que criden això es veuen obligades a fer desenes d'actes sexuals tarifats al dia, ni les dones que realment s'hi veuen abocades mereixen el qualificatiu de "putas". (Un terme misogyn, carregat d'odi i de menyspreu, que fa de la dona prostituïda una criatura lúbrica, procliu a "lliurar-se a tots els homes". I un terme que, al igual que la seva traducció al llenguatge postmodern i políticament correcte - "treballadores sexuals" -, té com a resultat fer la dona plenament responsable de la seva prostitució, evacuant així tot un itinerari de violències de gènere, d'opressions racials, de classe... i desdibujant la figura de proxenetes i "clients" prostitutes. La recent notícia sobre el cas d'una noia romanesa, disminuïda psíquicament i que ha estat explotada durant anys en diferents bordells, des de Terrassa fins a La Jonquera passant per Malta, il·lustra de manera esfereïdora la brutalitat d'aquest univers).

Que un col·lectiu intenti sobreviure construint una identitat des de l'opressió, és plenament comprensible, i cal llegir-ho com una colpidora exigència de dignitat, de reconeixement d'humanitat. Però el moviment d'alliberament, si realment n'és un, no pot brandir aquesta negació d'humanitat que ens imposen els opressors com un argument que els pugui commoure. L'existència en les nostres societats de la institució de la prostitució - reglada legalment o simplement tolerada pels

Estats - divideix les dones en dues categories : les prostitutes declarades i les dones susceptibles de ser prostituïdes ; val a dir, tota la resta de dones, el preu de les quals, senzillament, encara no s'ha fixat. Per al patriarcat i el seu sistema proxeneta, efectivament, "totes som putas". No ens alliberarem, doncs, adoptant les odioses nocions que han estat forjades com a cadenes per a sotmetre'ns, sinó revelant als ulls del món la injustícia que s'amaga rere les mistificacions del poder. No es tracta de "transgredir" l'ordre patriarcal ; es tracta d'abolir-lo.

Ningú ha de dictaminar qui som, on anem o com vestim. Ningú ha de regnar sobre el nostre cos, transformant-nos en mercaderia, en trofeu, en camp de batalla. Hem de teixir les nostres pròpies paraules, clares i entenedores, per poder caminar, des de Pamplona a Tahrir, com a dones realment lliures.

Sylviane Dahan Sellem, 14/07/2013
